

« Les deux phrases trouvées, il s'agissait d'écrire un conte pouvant commencer par la première et finir par la seconde. »

Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, 1935.

Variations sur les première et dernière phrases de romans célèbres.

DnMade 2 Objet Services et Numérique

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. La bave à la gueule, les yeux globuleux, la peau cuirassée, elle le dégoûtait. Tant visuellement qu'auditivement, elle le marqua comme au fer brûlant.

Il se suffit d'une simple dizaine de secondes pour qu'Aurélien ne put effacer cette image rémanente de son esprit. À compter de cet instant, l'expérience sensorielle qu'il venait de vivre commença à dévorer la moindre ombre de compassion et de gentillesse qu'il aurait pu accorder à Bérénice. Tandis que de son côté, la pauvre enfant ne s'efforçait qu'à vivre sans aucune mauvaise intention et de la manière la plus humble qu'il soit. Mais il n'en fallait pas plus pour Aurélien, son être entier la haïssait et ceci de l'implantation des poils qui formait son mono sourcil à ses ongles de pieds jaunâtres semblables à la croûte d'un fromage fermier déjà bien en âge.

Néanmoins, Aurélien souriait. Après tout, n'est-ce pas ce que l'on est censé faire lorsqu'un collègue de travail vous montre une vidéo de sa fille ? Dans tous les cas, c'est ce qu'il fit. Mais il le savait bien, il ne suffisait que d'un regard succinct partagé avec Gaston pour le comprendre.

Comprendre qu'il la trouvait immonde lui aussi. Que la fierté qu'il pouvait ressentir pour sa fille ne venait en aucun cas de son charme mais sans aucun doute de sa délicatesse et de sa bienveillance. Cependant, qui sommes-nous pour remettre en cause ce que la nature a à nous offrir s'auto-convainquit le jeune homme. C'est sur cette pensée remplie d'un mépris non assumé, mais toutefois sans précédent que Gaston arracha son téléphone souillé du visage de son collègue. Aurélien était alors en plein choc traumatique. C'est seulement après un court instant que la tension dans le bureau retomba. Les deux partenaires s'échangèrent un regard morose à la manière de deux vétérans.

Il était 16h, l'heure pour le pauvre père d'aller chercher la bête à la crèche. Aurélien hésita momentanément à l'en empêcher et suggérer l'abandon mais il était déjà trop tard. *La voix blanche de Gaston dit : « maintenant, il faut la ramener à la maison... »*

Louis Aragon – Alex Pénil

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Ses vêtements usés laissent deviner le corps frêle et meurtri d'une gamine de dix ans. Le caniveau dans lequel elle vivait depuis trois jours dégageait l'odeur nauséabonde d'une putréfaction en phase terminale. Le visage marqué par la faim, ses joues creuses témoignaient de la souffrance qu'elle endura lors de son douloureux voyage. Aurélien semblait perdu face à ce triste dessein et semblait chercher du regard l'attention de Gaston qui semblait pensif. La voix blanche de Gaston dit : « maintenant il faut la ramener à la maison... »

Jewel et moi, nous revenons du champ. Nous étions fatigués après cette longue matinée : cela faisait depuis l'aurore, dès les premiers sons de cloche, que nous récoltions le peu de terres qu'il nous restait. Cela doit bien faire deux étés que nous survivons grâce aux petits boulots, trouvés par ci par là, de notre père. Mais, depuis le début du printemps de cette année, c'est plus compliqué encore de subvenir à nos besoins. Mon frère Jewel a trouvé un peu de travail chez notre voisin, il l'aide à réparer son toit quand il ne travaille pas nos terres.

Sur le chemin du retour, trois gars semblaient bien impatients de retrouver mon frère. Il m'ordonna de rester en arrière et dit qu'il ne fallait pas que je m'inquiète.

Je n'ai pas bien compris ce qu'il se passait mais, en un clin d'œil, mon frère les avait tous envoyés au tapis, et la peur avait cédé la place au spectacle. Les enchaînements avaient été rapides et nets. Je suis resté bouche bée.

En rentrant chez nous, je racontais tout le récit à mon père avec émerveillement. Mon frère baissa la tête d'un air attristé, sans que je comprenne pourquoi. Après avoir fini, mon père me demanda d'aller nourrir les deux poules qui nous restaient. Je m'y attelai. En revenant, je surpris une conversation entre mon père et mon frère. De derrière la porte, quelque mots me parvenaient de leurs chuchotements : « talent » ; « grand-prix » ; « Grande ville » ; « séparation »... À ce dernier mot, j'ouvris la porte. Mon père n'avait pas bougé et mon frère, en face de lui, me tournait le dos, les poings serrés.

Mon père prit une grande inspiration. Il m'expliqua qu'il avait déjà vu mon frère se battre avant, il en avait parlé un peu autour de lui et une femme s'était finalement présentée, un jour ou nous étions partis au champ. Il me dit qu'elle pouvait faire de mon frère un champion de boxe, pour sûr ; qu'elle l'emmènerait à la Grande ville et que l'on pourrait recevoir l'argent dont on avait besoin. Pour cela, mon frère devrait nous quitter...

À peine j'eus voulu ouvrir la bouche pour protester qu'une silhouette se planta derrière moi, l'explication de mon père avait complètement couvert ses pas. Mon frère dit : « de tout façon, la décision est prise ! » Et alors que je me retournais pour voir le visage de l'individu, mon père finit par : « *Je vous présente Mrs Bundren* » qu'il dit comme ça.

William Faulkner - Garance Corteville

L'étranger arriva en février, par une matinée brumeuse, dans un tourbillon de vent et de neige.
Le froid l'entourait mais pourtant n'avait pas l'air de le déranger ; il avait une démarche tranquille, calme et posée.

Au loin, des formes sombres, comme des emportées pièces, contrastaient avec la fine couche neigeuse qui recouvrait les coteaux blancs.

Aux côtés de ces formes disparates, de petites silhouettes s'agitaient au ralenti, comme embuées et engourdies par une atmosphère suspendue et cotonneuse.

Un silence lourd s'était installé dans la plaine.

L'étranger accéléra le pas, se rapprochant de ces formes isolées. Tandis qu'il s'avavançait, il était possible de distinguer une petite flamme au creux de sa main.

Les silhouettes elles aussi se précisaient, il était impossible de déterminer leur âges, certaines à la taille enfantine, d'autres, courbées comme des vieillards...

L'étranger comprit la détresse de ces Hommes intemporels vivant dans cette région dont on ne saurait reconnaître le continent. Sans un mot, l'homme s'arrêta devant les silhouettes frêles qui ne le remarquèrent pas.

Portant sa main au visage, gonflant ses poumons, il expira sans un bruit. La flamme qu'il portait se transforma en un feu de joie, les silhouettes s'éveillèrent et fixèrent de leurs yeux vides le feu.

Soudain, elles s'animèrent, se redressèrent. La neige fondue se transforma en lac, le feu sans fin leur prodiguait un réconfort infini. Les silhouettes se transformèrent en hommes, femmes et enfants.

L'étranger continua son chemin, le regard au loin et disparu après de longues minutes dans la brume et le vent qui s'était remis à souffler. *Personne n'en saura rien.*

H. G. Wells – Cian Soret

Oui ou non répondez.

La question avait été posée. Nul doute, maintenant, que l'intéressé attendait une réponse. Pourtant chou blanc. L'auditoire, composé de ces cinq autres énergumènes, piquait du nez.

- Je répète, vous aimeriez ça ou pas ?

- Baaaah, oui, pourquoi pas, Lilia ouvrait le bal, mais seulement si ça convient à tout le monde, je ne voudrais pas l'imposer, ajouta-t-elle en écartant sa tête du creux de l'épaule de Julien pour le questionner du regard.

- Alors moi je suis carrément partant ! Mais c'est vrai que ce n'est pas forcément du goût de tout le monde pour une première.

- Comment ça ? Tu n'as jamais essayé ?

- Non Maria, tout le monde ne teste pas un maximum de nouvelles choses comme toi dès qu'ils en ont l'occasion.

- Et c'est bien dommage. Je ne préfère pas imaginer toutes les sensations que tu as loupées Julien, rétorqua-t-elle avec un clin d'œil.

- Bon et on a de quoi le faire ? demanda Antony, toujours un peu plus pragmatique que les autres. Je n'ai pas envie de courir partout au dernier moment pour avoir le nécessaire.

- Oui ne t'inquiète pas, j'ai tout. Et avec les couteaux que j'ai reçus le mois dernier je vais me faire plaisir à tout découper proprement, répondit l'hôte en souriant.

- Y a intérêt oui, pas de carnage comme la dernière fois je te préviens.

Tout à coup, Noé qui ne faisait qu'écouter dans un coin se redressa :

- Attendez, j'ai dû avoir loupé le début de la discussion. De quoi on parle en fait ?

- Mais ! de si vous aimeriez que je vous cuisine un tajine demain !

- Oh très bien. Je m'en fiche vraiment. Faites comme vous voulez et finissons-en. *Je suis fatigué.*

Robert Pinget – Elisa Thierry